

Djemai Benrahal

**Une enseignante
au passé composé**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08243-1

À mon épouse Nacéra

Dans un meeting

C'était un vendredi. Une journée consacrée principalement à la prière hebdomadaire. Loin du seul caractère religieux qu'elle pouvait revêtir, cette journée de ce mois de novembre était également chargée d'une symbolique assez exceptionnelle. En effet, elle était frappée d'un poinçon politique. Ici, à la salle omnisports de la ville de Msila, contrairement à l'accoutumée, aucune activité sportive n'y était programmée. La salle était réservée pour accueillir un évènement politique capital. Dans le cadre de la campagne électorale aux élections présidentielles, le Cheikh Mahfoud y était attendu pour animer un meeting populaire. Beaucoup de moyens humains et matériels étaient mobilisés pour la circonstance. Depuis le matin, un groupe de jeunes gens, correctement habillés, s'affairait à apporter les dernières retouches à la salle pour qu'elle soit fin prête. Rien ne devait être laissé au hasard. Deux éléments réglaient la position du pupitre, en le poussant en avant, en arrière, à droite et à gauche pour le fixer au meilleur endroit. Deux autres ajustaient une banderole afin qu'elle soit bien accrochée à l'endroit où elle serait bien visible. Vêtu d'un bleu de travail, portant une barbichette, un autre homme d'un certain âge s'activait à régler le son du mégaphone et à vérifier l'alimentation électrique. Bref, tout ce monde a été mobilisé afin que le rassemblement ne soit en aucun cas gâché. À l'extérieur de la salle, d'autres organisateurs patrouillaient. D'après leurs mouvements, ils étaient chargés de ne laisser aucune saleté aux alentours. Dans des sacs en plastique, ils mettaient tout ce qu'ils ramassaient sur leur passage. À partir de la mi-journée, on commençait à y affluer. Les fidèles des diverses mosquées de la ville et de ses environs, à la fin de la prière du

vendredi, y arrivaient par grappes. Pour que chacun d'eux y prenne place, il devait à son arrivée, à la porte de la salle, commencer par se départir de ses chaussures, les emballer dans un plastique et les garder avec soi. Les adeptes du Cheikh Mahfoud étaient ainsi invités à s'asseoir, par terre, les jambes croisées, comme s'ils étaient à la mosquée au moment où l'imam prononçait son prêche. Incontestablement, c'était avec cette disposition que les organisateurs voulaient gagner de l'espace et permettre ainsi au maximum de gens d'assister à l'évènement. À mesure que la salle s'emplissait, l'air s'y gâtait. Il y devenait carrément insupportable. La fétidité qui se dégageait des pieds et certainement des chaussures, que l'assistance gardait dans son giron, agressait les narines. Elle les démangeait même. Cette odeur infecte ne pouvait, en fait, que rappeler celle qui se dégage des bergeries. À partir de l'estrade que les organisateurs avaient placée, au bout de la salle, et sur laquelle un pupitre a été fixé, on ne voyait que des têtes moutonnantes. La salle était archicomble. Pleine à craquer. Serrés les uns contre les autres, aucun élément ne parvenait à retirer un mouchoir de sa poche pour étancher la sueur qui ruisselait sur son visage. Cette forte présence a occupé tout le parterre. Seule une partie réservée aux membres de la délégation était dégagée.

Toutefois, cette assistance n'était point exclusivement masculine. Dans la salle, il y avait aussi beaucoup de femmes. Elles étaient toutes voilées. Pour arriver en ce lieu, les femmes les plus libres étaient venues en groupes alors que les dépendantes étaient accompagnées soit par leurs époux, soit par des parents. À leur arrivée, elles s'introduisaient par la porte secondaire. Une fois celle-ci franchie, ces femmes gravissaient trois marches afin d'occuper les gradins, l'espace qui leur a été réservé, juste au-dessus des têtes de la gent masculine. Placées les unes près des autres, ces partisans du projet théocratique donnaient l'impression qu'elles étaient plongées dans une profonde béatitude. Par les échanges d'embrassades, de salutations et de compliments, elles exprimaient leur joie dans à une ambiance de fête. Bien que leur nombre soit inférieur à celui des hommes, leurs voix étaient plus

bruyantes. Dans le brouhaha qu'elles ont occasionné, Il arrivait qu'un nom de l'une d'elles retentisse, lorsqu'elles s'appelaient pour se parler, pour se saluer. D'une manière générale on ne pouvait rien discerner.

Tout à coup, les deux jeunes gens, qui étaient postés, jusqu'à là, en sentinelles, l'un en face de l'autre, dans de l'embrasure de la porte principale de la salle pénétrèrent à l'intérieur de la salle. L'un comme l'autre agitèrent leurs mains dans différentes directions afin de prier l'assistance de se calmer, de réduire sa voix, avant qu'ils ne regagnent leurs places respectives. Tout en scrutant les parages, ces deux gardes ont continué à réclamer le silence à l'aide de signes de mains qu'ils lançaient au public. Leur agitation s'expliquait facilement : le Cheikh Mahfoud était arrivé. Un calme relatif s'y fit. Aussitôt, un groupe d'une dizaine d'hommes politiques fit irruption dans la salle. En son milieu, trottait un sexagénaire. D'une petite taille, engoncé dans un costume couleur bleu marine, il était entouré de sa garde rapprochée. Son apparition secoua la salle. Ce fut la foule en liesse. Par terre, les fidèles qui ne pouvaient se mouvoir se contentèrent d'une levée de mains accompagnées de cris d'*Allahou Akbar* assurément pour signifier leur engagement aux côtés de leur idole et pour lui exprimer leur indéfectible fidélité. Quant aux femmes, elles ne pouvaient demeurer rester impassibles face à ce qui se déroulait sous leurs yeux. Fort galvanisées par les cris masculins, elles jetèrent en même temps de stridents youyous, tout en se mettant debout. Comme pour interagir à cet accueil, à la fois, inédit et chaleureux, le Cheikh Mahfoud déposa son cartable sur le pupitre, leva les mains vers le ciel, croisa les poings au-dessus de sa tête. Dans cette posture, il demeura figé un bon moment, indéniablement afin de marquer un air de triomphe et de majesté. Trapu, le front large et ridé, le visage rond, la barbe grisonnante et impeccablement taillée, l'hôte de la ville de Msila paraissait être un modéré. Son sourire semblait porter un sentiment de satisfaction et de défiance. Lorsqu'il baissa les mains, le silence régna dans la salle.

Au moment où le Cheikh allait prendre la parole, l'imprévu s'y produisit, ce qui éberlua toute l'assistance. Comme par magie, deux jeunes filles voilées surgirent derrière leurs condisciples, sur les gradins. Elles étaient jusque là invisibles. Par les mains ces deux fidèles tenaient une belle fille. Elles la tractaient magistralement jusqu'à la balustrade des gradins pour qu'elle soit plus proche et plus visible au Cheikh. Elles l'exhibèrent comme on exhibe un trophée de guerre. Elles l'exposèrent comme on expose un objet pour célébrer une victoire militaire, autrefois, en Grèce antique. À ce spectacle, la salle vibra de nouveau. Aux cris d'*Allahou Akbar* entonnés en chœur par les gorges déployées des hommes, les youyous poussés par le beau sexe se mêlèrent. Ce fut apparemment un moment des plus forts de cette communion. Cette ambiance singulière qu'a créée ce jour-là l'assistance ne reflétait, en réalité, qu'un sentiment de dévouement et d'attachement à la ligne de conduite tracée par le Cheikh. Symboliquement, on voulait sacrifier cette jeune fille, la présenter, comme offrande au Cheikh Mahfoud. Aux yeux de ses deux ravisseuses, cette fille otage n'était qu'une libertine. Pour témoigner sa marque de reconnaissance à l'égard de ses fidèles et exprimer son admiration à l'insolite spectacle qui venait de s'offrir à lui, le vieux Mahfoud esquissa un large sourire. Un sourire qui s'acheva néanmoins sur un rictus. En vérité, c'était pour la deuxième fois de sa vie que cette personnalité religieuse visitait cette ville de l'intérieur du pays dans le cadre de ses activités politiques. Au cours de cette dernière visite Cheikh Mahfoud devrait aplanir le chemin qui le mènerait au palais présidentiel comme l'attestait le virulent discours qu'il prononça à cette occasion. Dans son allocution, le candidat aux présidentielles s'est bien servi de versets coraniques et d'adages populaires pour bien appâter l'auditoire et le maintenir en haleine. Sans détours, il s'est attaqué d'une manière frontale et sans précédent au président sortant. Il le désigna comme responsable de la sécheresse qui frappait le pays depuis son arrivée au pouvoir. Pour marquer vraisemblablement les grands moments de son discours le cheikh martelait ses mots en cognant sur le pupitre

avec sa main. À chaque fois que l'orateur marquait une pause, prononçait une citation ou un verset du Coran pour dénoncer ce qu'il qualifiait de perversion politique du pouvoir en place, c'était toute la salle qui s'exaltait. Dans cette atmosphère, les youyous et les cris d'*Allahou Akbar* retentissaient encore dans la salle. La cadence avec laquelle il avait prononcé sa diatribe et la manière avec laquelle l'assistance réagissait faisaient penser à la répétition générale d'une pièce théâtrale. Il y avait vraiment de l'interaction...

Le corps fluet, le visage hâve, les cheveux relevés en chignon, portant une cape rouge et un pantalon blue-jean serré, Houria, cette jeune fille qu'on venait d'exhiber publiquement telle une statue crucifiée présentait les indices d'une créature atterrée par la misère. Son visage portait les séquelles d'une brisure certaine. Adossée contre le mur, le regard dans le vide, les bras croisés, elle paraissait attendre des réponses à des questions qu'elle s'était posée elle-même. De loin, son corps représentait la silhouette d'une belle femme ; alors que de près les traits de son visage résumaient avec netteté une cruelle souffrance d'une âme chargée de douceur. Résignée, blasée, abandonnée à son sort, Houria ne savait comment elle s'était laissée traîner au milieu de femmes pour finir en objet exposé aux hommes. Manifestement, elle s'était laissée faire parce qu'à ces moments-là elle ne jouissait pas totalement de toutes ses facultés physiques. Si elle restait toujours dans cette salle, où la voix rauque de l'orateur amplifiée parvenait à ses oreilles comme la résonnance d'un tonnerre, c'était parce qu'elle n'arrivait pas à dénicher un passage lui permettant de se faufiler. Houria qui demeurait insensible à ce qu'elle entendait fondit en larmes. Elle pleurait non pas parce que ce qu'elle venait d'entendre la touchait profondément et lui rappelait son égarement loin du droit chemin, mais tout simplement parce que la tournure qu'avait pris son sort la peinait, car elle venait tout juste de se rendre compte que celles qui l'avaient introduite dans cet endroit ne cherchaient qu'à la mettre au pilori. En mesurant le volume du dégât qu'elle venait de subir, Houria s'était rendue compte qu'elle était abusée. Ressaisie, elle commença à se demander comment elle

s'était trouvée dans cet endroit-là. En elle-même, elle était consciente qu'elle n'avait aucune raison valable d'être parmi cette foule, d'appartenir à un monde qu'elle avait déjà combattu. En plus, aucun devoir de présence ne la contraignait d'assister à cet événement, contrairement à celles qui l'avaient poussée à y assister juste pour la chaperonner. L'odeur écœurante qui infectait l'air fit revivre dans ses pensées ses parfums d'antan. Aux souvenirs des flacons vides qu'elle conservait toujours dans un coin de son armoire, en vue d'en composer une collection, elle se demanda, en son for intérieur, à quoi bon lui servirait de se parfumer avant d'atterrir dans un lieu pareil. La vague de souvenirs qui l'assiégea en un laps de temps lui donna le vertige. Elle sentit ses lèvres frémir, ses mains transpirer. Elle soupira, sortit un papier mouchoir de son sac et essuya ses larmes. Mais ses yeux refusaient de tarir. Elle pleurait toute seule. Personne ne pouvait entendre ses sanglots. Repliée sur elle-même, la tête baissée, abritée derrière les femmes, Houria eut une idée subite. Immédiatement, elle releva la tête et sourit. Le regard dans le vide, elle pensa à une éventuelle présence de bactéries dans l'air. Elle savait que celles-ci sont unicellulaires, invisibles à l'œil nu et qu'elles sont à l'origine de la mauvaise odeur. Quand elle se mit à repenser à sa situation, Houria eut l'impression qu'elle était dans une messe expiatoire, dans une zone purgatoire. En dépit des efforts mentaux qu'elle avait déployés, Houria ignorait toujours le degré de la force avec laquelle on l'avait catapultée pour la faire tomber dans cet endroit...

La veille, après un sommeil profond, Houria s'était réveillée tardivement. En ouvrant les yeux, elle se demanda comment elle ne s'était pas aperçue de la sortie de ses deux copines de chambre. Les pieds emmaillotés dans les draps, elle s'étira, croisa les mains sous la tête et fixa la fenêtre inondée de soleil. Soudain, elle releva le buste et jeta un coup d'œil sur le réveil déposé sur une table près de la porte. Il était presque neuf heures. À ce moment précis, Houria regretta le fait de ne pas s'être réveillée un peu plus tôt, pour pouvoir prendre son petit déjeuner, comme d'habitude, avec ses deux amies. Celles-ci auraient sûrement évité de la réveiller

pour la laisser se reposer, pensa-t-elle. À cette idée, Houria continua à jouir dans l'état d'adoucissement qui lui a été offert par la paisible nuit qu'elle venait de passer. Seulement, cet état ne dura point longtemps. Il fut brutalement interrompu lorsque la jeune fille commença à réfléchir à une occupation afin de meubler les heures de la journée qui l'attendaient. Sous l'emprise d'une forte concentration, elle se pelotonna sous les draps. Un instant après, elle parvint à une résolution. Elle devait se rendre au siège du Syndicat des enseignants pour exposer son problème. Telle une chatte, Houria sauta au bas de son lit, se regarda dans le miroir, passa ses maigres doigts dans sa chevelure. En peu de temps, elle fit sa toilette, prit le verre de lait, que ses copines lui avaient laissé sur la table, avec un morceau de gâteau. Elle fit vite dans l'espoir de rattraper le temps perdu. L'idée de se débarrasser du problème qu'elle traînait depuis deux ans l'a poussée à activer afin d'arriver en ville, avant la mi-journée. De la fenêtre de la chambre qu'elle occupait, au troisième étage, Houria balaya rapidement la cour du campus de son regard dans l'espoir de repérer une étudiante qui accepterait de lui servir de compagne de route. Et comme elle ne trouva personne, elle décida de s'engager toute seule. À peine fut-elle sortie de sa chambre que ses pieds commencèrent à s'engourdir. Elle eut l'impression qu'une force mystérieuse la retenait, l'incitait à retourner dans sa chambre. En vérité, durant ces moments elle eut vraiment besoin d'une compagne, d'un alter ego qui pourrait lui être utile, qui agirait à sa place en cas de nécessité. Freinée par un obstacle psychologique, Houria s'égara un court moment à l'étage du dessous, avant de parvenir à récupérer ses forces, à s'armer de courage et à continuer son chemin. En un clin d'œil, elle fut déjà à l'extérieur de la cité universitaire.

Sous un ciel maussade, le corps svelte de Houria cheminait sur le large trottoir de l'artère qui relie le centre ville de Msila à la cité universitaire. À ce moment-là, le soleil automnal commençait à taper impitoyablement sur ses nerfs. Pour s'abriter des rayons du soleil et des regards de quelques indéclicats automobilistes, Houria s'était mise à serpenter sous les branchages de faux-poivriers qui

se trouvaient sur son passage. Inconsciemment, elle marqua une halte. Elle regarda autour d'elle comme si elle voulait changer de chemin, ou comme si elle venait d'être hélée. Aussitôt, elle reprit son itinéraire, dans la même direction, à un rythme moins rapide. Houria paraissait flâner, complètement distraite, livrée à de vagues pensées. Depuis un instant, elle s'était rendue à une évidence. Seule, elle ne pouvait plus se rendre à la direction de l'éducation pour plaider de nouveau sa cause. Le personnel de cette administration l'a déjà humiliée et lui a manqué de respect. Depuis que des responsables de cette administration ont découvert qu'elle ne ressemblait point à une pâte à tartiner, ils lui ont fermé les portes. Cette amère réalité emmena Houria à réitérer, ce matin-là, la promesse qu'elle s'était faite. Pas question de céder aux désirs et aux caprices d'un personnel qui agit en mafia. Elle a d'ailleurs toujours voulu et espéré régler le problème de sa réintégration dans son poste de travail dans la dignité. Donc pas question pour elle de se prosterner devant des arrivistes et autres médiocres qui devaient leurs postes de responsabilité à la brigade. Houria était consciente. Elle savait parfaitement qu'aller frapper toute seule aux portes des bureaux de son employeur représentait déjà un risque. Combien de fois s'est-elle rendue à cette administration depuis le début de son problème ? Dix, vingt fois ? Elle ne savait pas exactement. En plus, même si elle venait de décider de s'y rendre, elle n'irait jamais toute seule. Elle serait au moins accompagnée d'une amie, d'une bonne connaissance avec laquelle elle pourrait discuter pendant le temps qu'elle passerait à la salle d'attente. S'y rendre seule pourrait aussi la priver d'un témoignage en sa faveur dans le cas où elle serait victime de dépassements. Dans sa chambre de la cité universitaire, où elle s'était clandestinement murée depuis presque deux ans, la situation de Houria ne cessait de se compliquer. Le problème qui lui pesait l'avait fait tourner en rond.

En une vingtaine de minutes, Houria atteignit le centre ville de Msila. Pendant qu'elle traversait les rues, elle fut ébahie. Il lui sembla qu'elle était carrément dans un autre lieu. Celui qu'elle habitait clandestinement s'est présenté, à elle, sous une autre

apparence. La ville a pris un nouveau décor. En se parant de posters du Cheikh Mahfoud, cette agglomération que Houria n'avait pas vue depuis une semaine lui était devenue presque méconnaissable. Sur les murs des bâtisses, sur les devantures des magasins, sur les poteaux électriques on avait affiché les photos de l'hôte du lendemain. Là où Houria jetait les yeux, elle ne voyait presque que ces affiches. Pendant qu'elle progressait la jeune fille remarqua que beaucoup de piétons ralentissaient, s'arrêtaient devant ces photos pour mieux les considérer, les dévisager, ce qui expliquait que ces affiches venaient d'être placardées. Curieuse, elle aussi, elle parvint à travers un furtif regard qu'elle jeta à quelques-unes de ces affiches de relever que le sourire qu'esquissait Cheikh Mahfoud cachait une ruse certaine. Ce sentiment l'a accompagnée pendant qu'elle se hâtait afin d'arriver au bureau du syndicat à l'heure qu'elle s'était fixée. À ce moment précis de la journée, la ville qui manquait de charme, était devenue plus triste encore, plus détestable à cause de ses rues vides. En plus, dans ces lieux déserts, à l'approche de midi, les grincements des rideaux métalliques des magasins agaçaient terriblement les oreilles des rares passants. Fidèles à leurs habitudes, les commerçants préféraient fermer le temps de déjeuner et d'accomplir la prière du dohr. Plus précisément c'était à ce moment-là de la journée que le visiteur pouvait s'apercevoir de la saleté et d'autres carences dont souffre cette ville qui ne cessait de tenter Houria. La raréfaction de l'espèce humaine y laissait paraître toute sorte de saleté. Des plastiques et autres emballages de tabac jonchaient les trottoirs bariolés, déformés et le plus souvent mal pavés. Construite dans l'anarchie, sans plan urbanistique, cette ville s'était écartée du domaine de l'esthétique. Des tôles en acier accrochées sur les vitrines, en pare-soleil, et sous lesquelles étaient suspendues des robes de mauvaise qualité avaient contribué à la généralisation de la laideur. Nouvellement construite, cette ville n'abrite ni fontaine, ni chapelle, ni statue, ni jardin public. Ses concepteurs n'ont peut-être pas jugé utile de la doter d'un cachet qui pourrait l'inscrire parmi les belles cités et la distinguer de ses semblables. En gros, ce

lieu constitue une malfaçon urbanistique. Culturellement, il est sans âme. Une ville morte. Elle est dépourvue de théâtre, de bibliothèque et de cinéma. Sa conception aurait pour objectif la satisfaction des humeurs des uns et le heurt des croyances des autres. En passant du côté du siège du commandement militaire, Houria fut plus qu'éberluée. Cette fois-ci elle pensait rêver. Étrangement, les affiches du Cheikh Mahfoud, le candidat islamiste étaient placardées sur les murs de cette caserne. Elles étaient collées de part et d'autre du portail de cet établissement. Du coup, cette découverte lui révéla l'existence d'une relation incestueuse entre la stratocratie et la théocratie. Choquée par ce qu'elle venait de découvrir, Houria ralentit inconsciemment le pas, baissa la tête, comme si elle tentait d'élucider un mystère. En cette période de campagne électorale, elle fut sidérée par l'ampleur avec laquelle l'opération d'affichage y avait été menée. Même pressée, Houria continua son chemin lentement, apparemment ralentie par la profondeur de ses pensées. À plusieurs reprises, il lui arriva de marquer des haltes, de soliloquer en gesticulant. Toute une ville emballée dans des affiches qui incitaient les habitants à se présenter à un meeting politique d'un chef religieux ! Avant ce jour, Houria n'aurait jamais imaginé que l'institution militaire acceptât qu'un parti politique affiche sur la visière de sa casquette. Et pourtant cela s'était bel et bien produit. Lucide, elle commença à douter de tout. Il ne lui restait que quelques pas pour arriver au bureau du Syndicat, rue de l'Indépendance. Traquée par l'idée que les militaires soutiendraient le candidat islamiste, Houria franchit la porte du siège du Syndicat des enseignants en laissant son esprit vaquer ailleurs...

À son arrivée au bureau du Syndicat, Houria trouva deux jeunes filles. Dans la salle d'attente où elle fut priée de s'installer, un poster géant du Cheikh Mahfoud couvrait encore une bonne partie d'un mur. Houria demeura cependant, un instant debout, appliquant un stylo contre ses lèvres afin de se ressouvenir de l'endroit où elle avait déjà vu les deux secrétaires. Les visages de celles-ci ne lui étaient aucunement étrangers. Mais les efforts qu'elle fit pour rafraîchir sa mémoire ne débouchèrent sur rien.